

s'est expliqué à ce sujet. Il évitait de le toucher, même de loin, dans les conversations les plus intimes.

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que dans cette circonstance, comme dans tous les actes de sa longue vie, sa résolution fut prise sur-le-champ.—Il ne daigna manifester ni un regret, ni une réclamation, pour qu'on revînt sur la dûreté de la sentence. Il savait que ce serait en vain. Il ne songea plus qu'à se conformer, en apparence du moins, à l'ennui de la règle qui gouvernait la maison ; mais son caractère changea complètement, sa nature fut brisée et pervertie.—Quoi qu'on aient dit certains écrivains, et quoi qu'aient répété de crédules lecteurs, il ne fut jamais au collège un de ces garçons non communicatifs et qui cherchent la solitude, se plaisant à rêver, tandis que leurs camarades jouent autour d'eux. Tout au contraire. A Louis-le-Grand, il avait une réputation à tous les jeux qui nécessitent de l'agilité et de la vigueur de jarret, fait si surprenant en raison de son infirmité que la tradition s'en conservant en raison de son infirmité que la tradition s'en conservant dans le collège. Tout boiteux qu'il était, il avait de la force et du courage ; ce qui s'explique par ses premières années passées au grand air et dans la vie des champs. Son humeur était douce et sociale, et son arme défensive la plus ordinaire était sa langue. Sa parole, vive et caustique, était la terreur de ses camarades. Il était déjà arrivé à savoir que l'art de gouverner les autres consiste surtout à se maîtriser soi-même. Sa

position, lors de son entrée au collège, avait été difficile et fautive en quelque sorte. Il arrivait du Périgord dans un état à peu près sauvage et entièrement indiscipliné, n'ayant pas la moindre notion des bonnes manières du *gentilhomme*. Il se trouvait donc pour ainsi dire déplacé parmi les jeunes *nobles*, qui ne faisaient nulle attention à lui. D'un autre côté, comme il manquait de fortune et ne disposait d'aucun des avantages qui rappellent un haut rang, c'est tout au plus s'il pouvait espérer un rôle convenable parmi les *roturiers* (les distinctions du monde se retrouvaient également dans les collèges d'alors.) Et cependant, avant qu'il se fût écoulé six mois, sa remarquable intelligence avait suffi pour établir son influence par-dessus celle de tout autre et faire de lui le personnage le plus prépondérant dans les deux partis.

Ses succès du séminaire ne furent pas moins brillants que ceux du collège. Il existe encore dans le vieux clergé d'aujourd'hui quelques personnes qui ont gardé souvenir de l'éloquence du jeune séminariste dans les conférences hebdomadaires qui avaient lieu dans la vieille grand'salle. Ces sermons écrits ont eu l'honneur d'être conservés longtemps dans les archives du séminaire. Ils brillaient par la clarté et la bonne disposition des matières, par une grande habileté à se conquérir l'auditoire,.....



## LES MODISTES A PARIS.



A tout seigneur tout honneur, dit un vieil adage. Les modistes doivent avoir le premier rang parmi les ouvrières parisiennes. Elles en sont les artistes ; phalange mobile et voyageuse, partout où la civilisation plante son drapeau, une modiste parisienne vient s'établir, les hommes alors adoptent une constitution européenne, les femmes adoptent les modes françaises.

La nature des travaux des modistes, les qualités qu'exige leur profession, basée sur la fantaisie, font d'elles les plus élégantes et les plus gracieuses des ouvrières de la capitale. Une tenue décente, une conduite régulière effacera peu à peu la mauvaise réputation qu'avaient les jeunes filles de leur profession, réputation que quelques unes ont pu mériter, mais qu'un grand nombre ne méritent certainement pas maintenant.

Jadis, les galeries de bois du Palais-National étaient garnies de boutiques de modes, dont les habitantes étaient plus ou moins équivoques ; un incendie détruisit, en 1827, une partie de ces hideuses baraques qui déparaient un des plus jolis palais de Paris. Le duc d'Orléans profita de cet accident pour purger l'ancienne demeure de Mazarin de tous les vices qui l'englaçaient : les jardins furent éclairés, et une magnifique galerie vitrée, à laquelle le duc donna son nom, vint remplacer

les magasins rustiques. Depuis ce temps, le préjugé contre la profession de modiste a diminué, et des familles aisées n'ont pas craint de placer leurs filles dans les ateliers de modes, et de leur donner un état charmant et lucratif pour celles qui ont du goût et du talent.

On peut citer plusieurs grandes maisons de modes où l'atelier est aussi bien tenu que la meilleure pension, et le défaut qu'on pourrait reprocher aux modistes d'à-présent ne serait point le décollé de leurs habitudes, mais bien plutôt un excès de prudence maniérée qui, après tout, vaut encore mieux que l'effronterie fanfaronne des modistes d'autrefois.

Le luxe extérieur des magasins s'est reflété jusque dans l'intérieur de l'atelier et dans les habitudes des grands quartiers. L'atelier des modistes est ordinairement grand et bien éclairé ; le personnel est peu nombreux relativement à l'apparence de la maison ; plus heureuses que les couturières et les ouvrières des autres états, elles ne sont pas entassées dans des chambres sans air. Les plus grands ateliers de modes ne contiennent pas plus de quinze ou vingt personnes ; les jeunes filles sont assises sur de grands tabourets autour d'une table ovale recouverte d'un tapis ; elles sont mises avec une certaine coquetterie originale, surtout pour l'arrangement de leurs cheveux. Pour un atelier de vingt personnes il y a deux *premières* qui gagnent de quinze cents à deux mille francs par an, nourries et logées. Chaque *première* a une fonction spéciale,